

La Gazette de la Paresse

Manifeste éphémère pour une vie plus simple

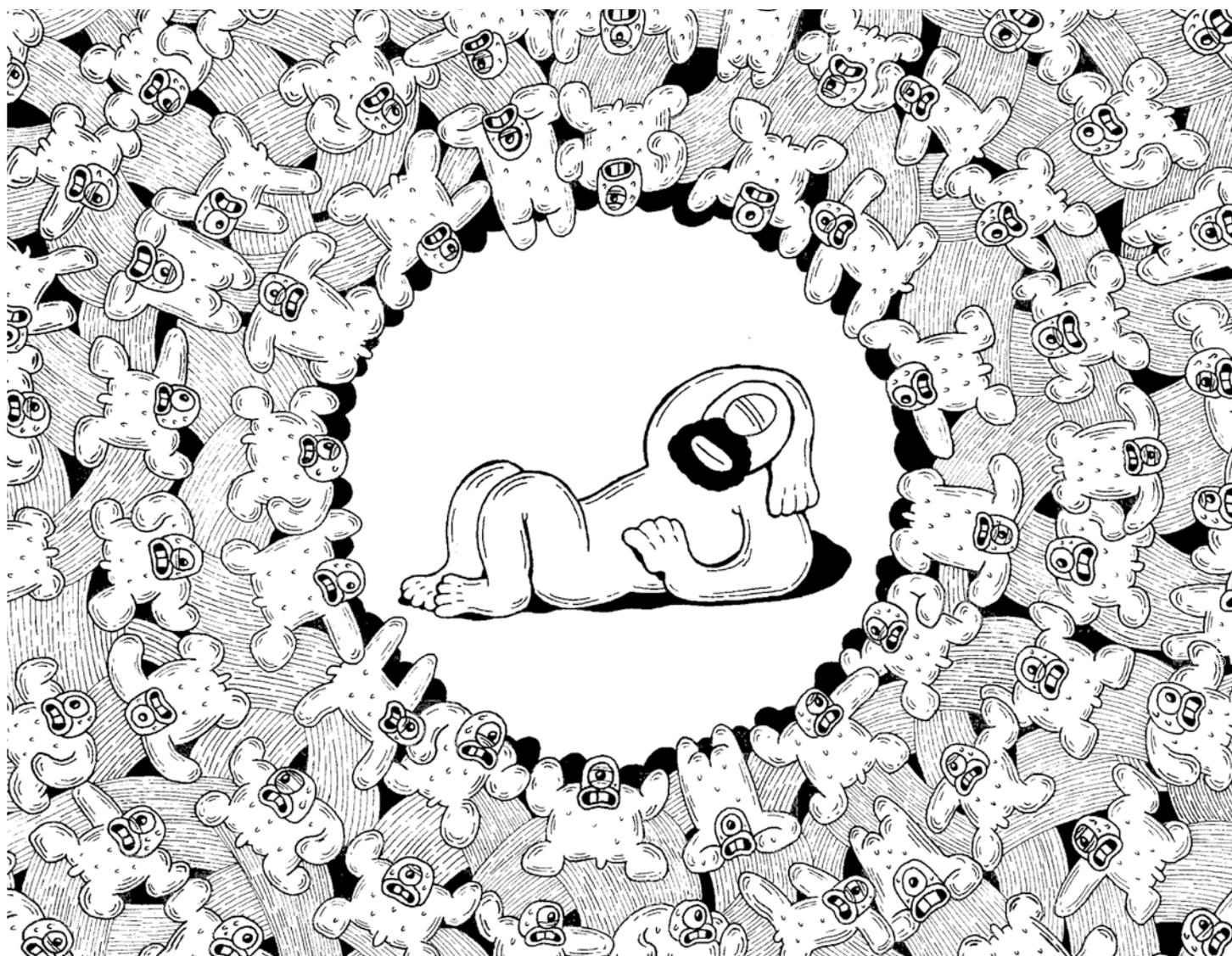


Les mondes d'après

Dialogue entre Hadrien Klent
et Timothée Parrique ▶ pp. 3-7

À bas le travail !

Une anthologie
subjective ▶ pp. 14-20



Un tour de France
de la paresse ▶ pp. 8-9

Affiche

▶ pp. 10-11

Des mots de
lecteurs ▶ pp. 12-13



LE TRIPODE



AVRIL 2024

Cette gazette éphémère vous est offerte par le Triode et votre librairie

ÉDITORIAL

LE TEMPS DE LA PARESSE EST VENU

Par
FRÉDÉRIC MARTIN
Fondateur du Tripode

En ce mois d'avril 2024, le Tripode publie en poche *La vie est à nous*, qui rejoint ainsi son grand frère *Paresse pour tous*. Parus tout d'abord en catimini, ces deux romans utopiques sont devenus tranquillement depuis 2021 un petit phénomène de librairie, le premier ayant déjà trouvé plus de 40 000 lecteurs. Le temps de la paresse serait-il enfin venu ? Et si la littérature était un moyen plus doux de convaincre le monde qu'il est temps de changer ? Pour prolonger la réflexion portée par ces deux livres inspirés (et sortir de la routine d'une maison d'édition), nous avons proposé à Hadrien Klent et à Aglaé de Chalus (la journaliste embarquée du Tripode) une carte blanche. Histoire de donner à tous un peu plus encore le goût de la paresse, de la « coliberté », de la décroissance. Le résultat est cette *Gazette*. De la pensée contemporaine de Timothée Parrique à celle de quelques ancêtres éclairés (Thomas More, Paul Lafargue, William Morris, Léon Blum, le collectif Adret, Gébé, et d'autres), ces quelques pages ne prétendent pas vous convaincre. Elles se veulent une main ouverte, un manifeste pour une vie paresseuse, autrement dit plus simple, attentive, inspirée.

Bonnes lectures !

F. M.

NOUS VOULONS
CHANGER LE MONDE

NOUS POUVONS
CHANGER
LE MONDE

CAR! NOUS!
SOMMES!
LE! MONDE!

Gazette

Dialogue entre Hadrien Klent et Timothée Parrique

Façonner les mondes d'après

Hadrien Klent, auteur du roman utopique *Paresse pour tous*, et Timothée Parrique, auteur de l'essai *Ralentir ou périr*, connaissent chacun le travail de l'autre mais n'avaient encore jamais eu l'occasion d'échanger. Ils avaient forcément beaucoup de choses à se dire...

HADRIEN KLENT – Cher Timothée Parrique, on ne se connaît pas, mais malgré tout on s'est croisés sous forme papier. J'ai découvert, au moment où vous sortiez *Ralentir ou périr* (Le Seuil, 2022), que vous citiez *Paresse pour tous* (Le Tripode, 2021), notamment dans une interview sur les fictions aidant à penser la décroissance. Vous vous amusez de mon personnage principal, Émilien Long, un prix Nobel d'économie qui est se présente à la présidence de la République en proposant notamment une semaine de quinze heures de travail : « Il resuscite le terme le moins glorieux de la politique française après "décroissance" : "paresse". » C'était drôle pour moi, parce que j'étais justement en train de finir d'écrire la suite, *La vie est à nous* (Le Tripode, 2023), où j'avais imaginé qu'une fois au pouvoir, Émilien Long et son équipe remplaçaient le terme « paresse » par le mot « coliberté »... Mais, bref, j'ai donc lu votre livre et, évidemment, c'était assez troublant pour moi de voir en miroir

de mes romans, dans le réel, un véritable économiste écrivant un véritable manifeste, non pas pour le droit à la paresse, mais pour sa variante un peu plus large, celle d'une décroissance générale. J'avais fait plein de rencontres dans les librairies avec des gens qui me disaient, « ah si seulement Émilien Long existait... », et, hop, vous êtes arrivé ! Malheureusement, vous n'avez pas encore eu de prix Nobel, mais ça ne saurait tarder, n'est-ce pas ? Blague à part, c'est pour toutes ces raisons que je vous ai proposé d'entamer un dialogue par voie électronique. Et ma première question va poser sur un point de vocabulaire : a-t-on raison de tenter de réhabiliter des mots qui, comme vous le dites, ne sont pas glorieux (paresse, donc, et décroissance), ou au contraire est-ce qu'on ne devrait pas chercher une autre façon d'exprimer la même chose ? Dans votre livre, vous revenez en détail sur l'histoire du mot « décroissance » – de mon côté, mes personnages essaient de dépasser ce terme, parce qu'il est

uniquement construit en négatif de la croissance. Est-ce que bien nommer les choses n'est pas la première chose à faire pour réussir à changer le monde ? Et comment arriver à rendre joyeuse une vision du monde qui tourne le dos au productivisme, au consumérisme, à la marchandisation ?

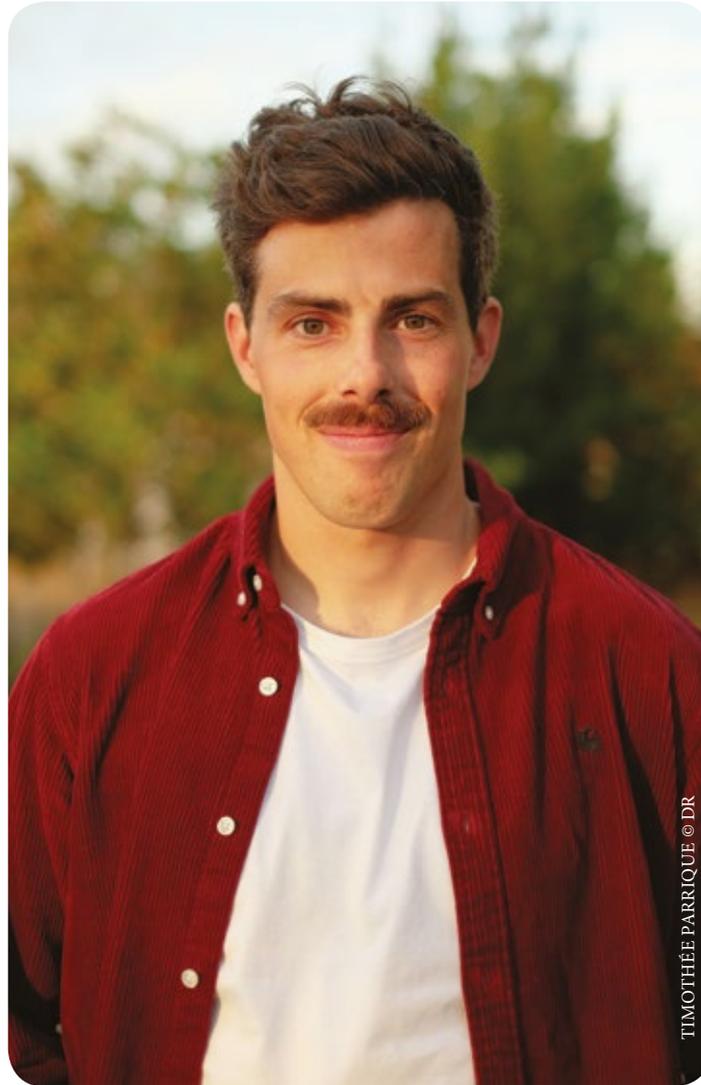
TIMOTHÉE PARRIQUE – Je me souviens parfaitement de ma première lecture de *Paresse pour tous*. C'était allongé dans mon jardin à Anglet au printemps 2022. Après des mois difficiles à essayer d'adapter ma thèse de doctorat *The Political Economy of Degrowth* en livre, j'étais d'une humeur morose et j'ai fait ce que je fais rarement : j'ai ouvert un roman. Et quel roman ! J'ai trouvé dans *Paresse pour tous* toute l'énergie dont j'avais besoin pour finir *Ralentir ou périr*, et pour cela je vous dois un grand merci. La force du mot « décroissance » est qu'il problématise notre obsession vis-à-vis de la croissance. C'est

un concept douche froide pour se pillule-roger de l'illusion confortable qu'il est possible de produire plus tout en polluant moins. Pour donner envie d'inventer des futurs, il est nécessaire d'illuminer la misère du présent, d'où l'importance de mots de démolition comme « postcapitalisme », « anti-utilitarisme », « antiproductivisme », « démarchandisation », etc. Le productivisme saccage nos écosystèmes et nos conditions de travail ; le consumérisme dévore nos heures et nous emplit d'anxiété, et la marchandisation dépouille le peuple de son pouvoir de vivre afin d'enrichir une poignée de déjà-riches. Productivité, consommation, profits, croissance – des diktats économicistes qui étouffent notre imaginaire. Ceci dit, il faut considérer la « décroissance » comme un mot à usage unique. Rien ne sert de parler d'« antiesclavagisme » une fois l'esclavage aboli. La décroissance perdra de son mordant dès que nous réaliserons l'absurdité de cette



course sans fin à l'accroissement des euros. Il faudra alors mobiliser des mots de reconstruction pour façonner le monde d'après. Il en existe déjà beaucoup. Des philosophies de consommation comme l'hédonisme alternatif, la sobriété heureuse, l'abondance frugale, ou le minimalisme ; des modes d'organisations comme l'éco-socialisme, le municipalisme, le cosmocalisme, le municipalisme, le cosmocalisme, ou l'économie sociale et solidaire ; et des modes d'existence comme la résonance, le convivialisme, le bien vivre, ou bien le post-développement. La coliberté est une belle addition à cette palette sémantique !

H. K. – Oui, il y a une large palette de mots, c'est vrai – est-ce que l'un d'entre eux devrait l'emporter sur tous les autres pour tuer le match sémantique ? Je me pose souvent la question, avec en prime cette interrogation que je vous soumetts au passage : doit-on se garder d'utiliser les armes de l'ennemi ? En l'occurrence, dans nos sociétés modernes où tout est « narratif », « récit », slogan, formule (les politiques utilisant ad nauseam les armes de la publicité pour s'exprimer – au passage, j'ai noté que vous revenez souvent dans votre livre sur les méfaits du discours publicitaire, et j'ai trouvé ça super : il y a tellement de choses qui ne vont pas dans notre monde qu'on a tendance à délaissier certains problèmes, or celui de la publicité, vous avez complètement raison, est crucial), est-ce qu'on ne tombe pas dans le même travers en cherchant à dire les choses de façon efficace, punchy, immédiate ? Même doute à propos de la question du succès de nos livres respectifs : nos éditeurs se sont publiquement réjouis du fait qu'ils s'étaient vendus à quelques dizaines de milliers d'exemplaires – de très bons chiffres, dans le monde de l'édition contemporaine. Mais dire cela, n'est-ce pas jouer le jeu de l'adversaire, c'est-à-dire participer à cette marchandisation que nous impose le système dans lequel on vit ? N'est-ce pas mesurer la réussite d'un propos au volume de sa diffusion ? Vous avez des pages très intéressantes sur cette logique de marchandisation qui nous enferme parfois dans des comportements qu'on voudrait réprover. Comment s'exprimer sans se transformer en publicitaire de la décroissance ? Comment trouver une juste place dans le blabla médiatique actuel ?



TIMOTHÉE PARRIQUE © DR

Comment évoluer dans ce monde capitaliste et spectaculaire (au sens de Guy Debord) qui n'aime rien tant que transformer ses contempteurs en succès commerciaux pour les obliger à se soumettre à sa logique ?

« Comment évoluer dans ce monde capitaliste qui n'aime rien tant que transformer ses contempteurs en succès commerciaux pour les obliger à se soumettre à sa logique ? » H. K.

T. P. – Nul besoin de concept suprême. Je les considère plutôt comme différents éléments d'une même boîte à outils sémantiques que l'on pourra mobiliser dans différents contextes. Quand les

journalistes me demandent pourquoi j'utilise un terme aussi repoussoir que la « décroissance », j'aime leur répondre que je ne suis pas là pour vendre des concepts. Ma responsabilité en tant que chercheur est de faire preuve de rigueur intellectuelle, c'est-à-dire d'être clair, exact et précis dans le développement de mes théories, tout en étant honnête sur ce que l'on sait et ce que l'on ne sait pas – ce n'est pas facile du tout. J'ai un devoir de pédagogie dans l'écriture et un devoir de présence pour faire face aux questions du public. Niveau précision, vu que la croissance est une augmentation de la production et de la consommation, je trouverais ça bizarre d'appeler son contraire autrement que décroissance. Croissance, on produit et consomme plus ; décroissance, on produit et consomme moins. Ce n'est peut-être pas très sexy, mais cela a le mérite d'être clair.

Ce qui me dérange, ce n'est pas tant le discours publicitaire comme style de communication mais l'existence

même de la publicité. Je trouve ça absurde d'avoir des affiches sur des bus, des placements produits dans les films, et des spots à la radio pour faire la promotion de quoi que ce soit, et je trouve ça insultant que des entreprises puissent mobiliser autant de temps de cerveau disponible pour vendre des chips et des 4x4. Mais je trouverais ça déplacé même s'ils faisaient la promotion de mon propre livre. D'ailleurs, je suis d'accord, il faut faire attention au fétichisme des quantités mais certains chiffres sont tout de même importants. Le nombre de citations distingue les articles scientifiques les plus utiles à la communauté, et de la même manière, le nombre de lectures d'un livre (difficile à estimer car pas parfaitement corrélé au nombre de ventes) nous informe sur la valeur d'usage d'un ouvrage. Un livre est écrit pour être lu (valeur d'usage), non pas pour être vendu (valeur d'échange). Il n'y a rien de mal à maximiser le nombre de lectures utiles, mais on devrait se protéger contre la mentalité commerciale illimitiste qui nous pousserait à vouloir vendre toujours plus d'exemplaires.

Il est difficile de naviguer dans le monde des médias. On y trouve de tout. Il y a des émissions touchepasàmonpostiennes qui carburent à la punchline, où l'on doit résumer l'idée d'un livre en dix secondes tout en essayant des salves de questions débiles – celles-ci sont à éviter. Mais il y a aussi des médias de qualité qui laissent respirer les idées. Si l'on veut entretenir un débat citoyen sur la question de la transition écologique, nous avons besoin de médias indépendants pour s'informer et réfléchir ensemble. Et nous avons aussi besoin que les scientifiques, les artistes, les politiques, etc. se rendent disponibles (ce qui n'est pas aisé pour tout le monde car c'est un travail non rémunéré). Et oui, je suis d'accord, il faudra beaucoup plus que de simples livres ; j'aime personnellement lire et écrire mais je comprends bien que ce n'est pas le cas de tout le monde. Pour inviter à une réflexion véritablement inclusive, c'est mieux d'être agile sur la forme que prennent nos idées ; une belle théorie doit pouvoir se lire, se regarder, s'écouter, elle doit pouvoir évoluer de manière autonome, portée par celles qui l'utilisent, souvent indépendamment du bon vouloir de son auteur ou

son autrice. J'y pensais d'ailleurs en lisant *Paresse pour tous*, aimeriez-vous qu'il soit adapté en film ou en série ? Diriez-vous non à une série Netflix gros budget à la *Black Mirror* mais en version utopie post-capitaliste ?

H.K. – Avec le Tripode, on a eu plusieurs propositions pour une adaptation de *Paresse* en série. Je vous avoue que j'ai pas mal hésité à accepter de céder les droits du livre – je craignais que le « spectacle » ne l'emporte sur le propos. Bien sûr que moi aussi, lorsque j'écris mes romans, je me plie à une certaine mécanique narrative, à des effets de tension et de suspense. Mais je reste maître de l'accord entre le fond et la forme – dans une série, il y a le risque que la forme l'emporte sur le fond, que cliffhangers et autres B-plots prennent plus de place que les contempteurs du « Dieu travail », comme disait Paul Lafargue. D'autant que signer avec une boîte de production ne donne aucun contrôle sur le canal de diffusion finale de la série, qui pourrait bien se retrouver dans les tuyaux d'une des plus grosses multinationales

du web : or, comme mon personnage de Marguerite (l'informaticienne qui devient ensuite ministre du Numérique), je me méfie particulièrement des Gafam (je note au passage, cher Timothée, que vous avez une adresse Gmail : Marguerite vous aurait déjà obligé à aller faire un tour sur frama-libre.org pour vous dégoogliser !). Cela étant, mon éditeur m'a conseillé d'accepter, avec l'argument suivant : le propos (le projet) de *Paresse pour tous* est radical ; même édulcoré, il ne changera pas de sens et restera transgressif, tout en touchant sans doute plus de gens.

Alors j'ai dit oui, convaincu aussi par l'approche de la productrice, et en demandant seulement à garder la possibilité de retirer mon nom et le titre du livre si le projet ne me convenait pas. On verra à quoi tout cela aboutit (si cela aboutit !). Je crois, comme vous, qu'il faut participer, pour reprendre la formule de Serge Latouche, à la « décolonisation de l'imaginaire de la croissance ». Et (voilà une transition un peu lourdaude qu'une série ne tolérerait jamais !), vous aurez justement noté que dans *La vie est à nous* j'évoque la thématique de

la juste mesure des choses, avec la mise en place du calcul de la croissance dite « nette », c'est-à-dire qui prenne en compte l'ensemble des facteurs (l'environnement, la santé, le bien-être, etc.) et pas seulement le PIB. Je m'inspirais entre autres de Dominique Méda (que vous citez également), et de son article sur cette « cause inaboutie », celle de la remise en question du PIB. Est-ce que maintenant, en 2024, il ne faudrait pas qu'à plusieurs, économistes, sociologues, vous vous mettiez ensemble (et pourquoi pas aussi avec nous, écrivains ?), pour bâtir ces nouveaux indicateurs qui permettraient une bonne fois pour toutes de se passer du PIB ? Est-ce qu'il ne faudrait pas construire un outil fiable, rigoureux, en open-source évidemment, partagé, qui serait une formidable arme politique permettant de clouer le bec de ceux qui disent par exemple que l'agriculture conventionnelle est moins chère que le bio (alors qu'en détruisant les insectes et la santé des humains, elle est en fait beaucoup plus coûteuse) ? Là il y a besoin d'un concept suprême, non ?

T.P. – Ouch, touché pour le Gmail. Je suis d'accord, dégooglisons ! Oui, bien sûr qu'il va nous falloir d'autres mesures, mais nous les avons déjà ! Il existe plusieurs façons d'estimer la « croissance nette », dont l'Indice de Bien-Être Économique Soutenable (ISEW) et l'Indicateur de Progrès Authentique (GPI). Le premier a été élaboré en 1972 et le second au milieu des années 1990. En 2019, la Nouvelle-Zélande a introduit les budgets bien-être (65 indicateurs). Le Pays de Galles utilise 46 indicateurs pour mesurer le bien-être des générations futures depuis 2015 et le Bouthan calcule depuis 2008 son bonheur national brut à partir de 33 indicateurs sociaux, culturels, économiques, et écologiques. Les cadres de comptabilité alternative sont là mais rien ne change niveau décisions car les indicateurs financiers restent hégémoniques. Le PIB est un peu comme l'Anneau Unique dans *Le Hobbit*, une force totalitaire qui impose partout sa vision économiciste du monde, la maximisation monétaire comme raison d'être suprême de l'organisation sociale. C'est pour ça que j'aime bien parler de saboter le PIB ; il faudrait tout simplement arrêter de le calculer et

« Pour inviter à une réflexion véritablement inclusive, c'est mieux d'être agile sur la forme que prennent nos idées ; une belle théorie doit pouvoir se lire, se regarder, s'écouter, elle doit pouvoir évoluer de manière autonome. »
T. P.

HADRIEN KLENT

ÉCRIVAIN

Après *Et qu'advienne le chaos* (2010) et *La Grande Panne* (2016), Hadrien Klent est l'auteur au Tripode du diptyque *Paresse pour tous* (2021) et *La vie est à nous* (2023).



TIMOTHÉE PARRIQUE

ÉCONOMISTE

Né en 1989, Timothée Parrique est chercheur à la faculté d'économie et de gestion de l'Université de Lund (Suède). Il est l'auteur d'une thèse et d'un essai très remarqué sur la décroissance, *Ralentir ou périr* (Le Seuil, 2022).





brûler la recette. Attention cependant à ne pas limiter nos rêves à des histoires de comptabilité. Comme je l'écris dans le livre, « nous sommes à

« Le PIB est un peu comme l'Anneau Unique dans *Le Hobbit*, une force totalitaire qui impose partout sa vision économiciste du monde (...) il faudrait tout simplement arrêter de le calculer et brûler la recette. » T. P.

bord d'un bus fonçant à pleine vitesse et de plus en plus vite vers une falaise et nous acclamons chaque kilomètre-heure en plus comme du progrès ». Les activistes demandent un freinage immédiat de notre bus économique pour éviter l'accident et la seule chose que leur proposent ceux qui sont au pouvoir, c'est l'ajout d'un indicateur supplémentaire sur le tableau de bord du véhicule. C'est

grandement insuffisant. Les transitions par l'addition n'ont pas fonctionné. Au lieu d'innovation, il nous faut maintenant essayer l'exnovation, c'est-à-dire une transition par la soustraction. Il va falloir nettoyer toutes les traces qu'a laissées le malware capitaliste dans nos sociétés et nos imaginaires. L'entreprise à but lucratif, la publicité, les écoles de commerce, les intérêts composés, la Bourse, les paradis fiscaux, et toutes ces autres institutions capitalocentrées. Il va nous falloir arracher ces mauvaises herbes économiques pour donner de l'espace aux coopératives, aux monnaies alternatives, à la sobriété heureuse, aux écovillages, aux conventions citoyennes, et à toutes ces belles choses qui ne pourront jamais prospérer dans l'ombre d'un capitalisme étouffant.

H. K. – Oui, je comprends ce que vous voulez dire : la solution est finalement plus directement politique. Cette solution, elle se joue sur deux niveaux : changer soi-même, et changer les règles du jeu de la société. Or, pour le changement individuel, vous rappelez que « faire preuve de simplicité volontaire dans

une économie organisée autour de la croissance » est difficile : il faut une grande radicalité personnelle pour s'obliger à renoncer spontanément à certaines choses (un niveau de confort, de rapidité, etc., auquel on est habitué : certains refuseront de prendre l'avion mais pas d'avoir un compte Gmail ; d'autres seront sur Linux mais ne se passeront pas de voiture, et ainsi de suite...). Dans votre livre, vous êtes très concret sur des mesures permettant d'obliger les comportements individuels à évoluer, et celles qu'il faut prendre pour modifier les politiques publiques (et leur financement). Je ne vous cache pas que ça m'aurait été très utile pour écrire *Paresse* puis *La vie* : Émilien aurait pu piocher là-dedans plutôt que de réinventer la roue tout seul ! Cela étant, la question politique, pour un changement global, reste posée. Dans mes romans, il y a une sorte de *deus ex machina* qui arrive dès le début de l'histoire : un type désintéressé, sans le moindre ego, capable de s'entourer de gens super, et qui parvient à aller au bout d'une aventure présidentielle – c'est ce qui touche les gens qui lisent ces livres, je pense, cette idée que pour une fois dans l'univers politique les gentils gagnent à la fin.

Dans la vraie vie (si l'on met de côté un surgissement révolutionnaire spontané qui parviendrait à imposer des règles à la fois libérales d'un point de vue sociétal et dirigistes d'un point de vue économique, surgissement qui ne semble pas être le plus probable), comment peut-on « révolutionner l'économie », comme vous le dites ?

Si l'on présuppose qu'il faut respecter les règles de la V^e République et donc avoir un.e candidat.e à la présidentielle, comment faire émerger une voix qui à la fois porterait cette vision de la post-croissance et qui en même temps irait loin ? Comment faire exister cette voix ? Comment rendre joyeuse l'idée que « mieux » doit l'emporter sur « plus » ? Pourrait-on imaginer une sorte de grand mouvement populaire, au-delà des partis existants, qui réunirait des gens venant de tous les horizons et dont aucun ne serait encore potentiellement candidat à quoi que ce soit ; que ce mouvement planche sur un programme détaillé qui puisse apparaître à la fois comme efficace et optimiste ; et que, au tout dernier moment, on sorte du chapeau (par tirage au sort ?) une personne qui porte officiellement la candidature sur les bulletins de vote ? Je ne vois pas, là, maintenant, d'autre solution – c'est en tout cas la réponse que j'aime donner quand on me demande comment faire pour que la prophétie de *Paresse pour tous* s'accomplisse. Et vous ?

T. P. – Je n'ai pas de solution clé en main pour la transition. D'abord, c'est une question qui dépasse de loin les maigres compétences socio-politologiques de l'économiste que je suis. Mon travail vise à mieux comprendre les options que nous avons, à la fois en termes d'économies alternatives (les destinations) et d'outils de transition (les trajets possibles). C'est un projet scientifique plus que politique ; une mission de théorisation et de vulgarisation. Ça, je sais faire.

Mais mes limites sont vite atteintes sur la question très concrète de comment construire un consensus citoyen autour de ces idées, c'est-à-dire comment donner envie aux gens d'y aller. Ce qui est sûr, c'est que ce défi est « politique » dans un sens beaucoup plus général que celui de la politique électorale, et va demander une mobilisation





FÊTE DE LA PARESSE À EYMET © DR

citoyenne qui ne sera pas facile. Il va falloir prendre des décisions sur des sujets où des intérêts s'opposent. Comparé aux faux espoirs de la croissance verte, on ne peut pas tous avoir plus dans une transition de décroissance. Certains auront plus, d'autres moins ; il s'agit maintenant de déterminer qui exactement, ainsi que la proportion de ces magnitudes. Cette discussion s'annonce houleuse.

J'ai du mal à imaginer l'émergence, dans les années qui viennent, d'un grand mouvement populaire qui fasse basculer une élection présidentielle (#ÉmilienLong). Et même si cela advenait, cela ne serait qu'une première étape dans un processus plus général de démocratisation de l'économie. L'échelle nationale est bien trop grande pour permettre une démocratie véritablement participative. Le gros de la transition devra plutôt se jouer à l'échelle des territoires. C'est l'échelle de la vie quotidienne où l'on peut concrètement discuter avec les gens que l'on connaît

« Il va falloir prendre des décisions sur des sujets où des intérêts s'opposent. Comparé aux faux espoirs de la croissance verte, on ne peut pas tous avoir plus dans une transition de décroissance. » T. P.

d'expériences communes concernant le logement, l'alimentation, les inégalités, notre relation à la nature, etc. Il va donc falloir muscler ce rez-de-chaussée de la démocratie : comités de quartiers, groupes de voisins, communs, commissions régionales d'éthique, monnaies locales, cercles de parole, associations, coopératives, guildes, parlements de ressources, etc. Toutes les institutions à même d'améliorer notre capacité à décider ensemble

sont bonnes à prendre. Cela veut aussi dire que les communautés feront transition différemment. Les renoncements d'une petite ville touristique de montagne ou d'un territoire côtier ne seront pas les mêmes que ceux d'une ancienne cité industrielle ou bien d'une commune rurale. C'est une bonne chose car je ne pense pas qu'il existe une recette unique pour vivre ensemble de manière soutenable et conviviale.

Le défi sera ensuite de coordonner ces différents agendas. La démocratie locale sera le cerveau et l'administration centrale, le muscle. Comme le ferait un chef d'orchestre, les autorités publiques synchroniseront la musique émanant d'une diversité d'instruments autonomes. On retrouve ici l'articulation entre démocratie représentative et démocratie participative de penseurs anarchistes comme Murray Bookchin dans son « municipalisme libertaire » ou Joseph Cornelius Kumarappa et son « économie de la permanence ». D'ailleurs, en parlant d'utopies, je vous laisse avec une dernière

question : quels autres romans est-ce que vous recommanderiez pour rêver l'après capitalisme ? (Personnellement, j'ai adoré *Another Now* de Yanis Varoufakis, *Voyage en misarchie* d'Emmanuel Dockès, et *Les Dépossédés* d'Ursula Le Guin.)

H.K. – Je vais vous faire une confidence : je n'ai jamais lu, autrement que sous forme de minuscules extraits, *L'Utopie* de Thomas More. Or c'est bel et bien, dans l'histoire littéraire, la toute première fiction utopique (c'est le récit du voyage d'un nommé Raphaël qui a découvert l'île d'Utopie), puisque c'est à cette occasion (en 1516) que More a inventé le mot. J'ai donc le projet de la lire enfin en entier. Il faut toujours retourner aux origines... ■



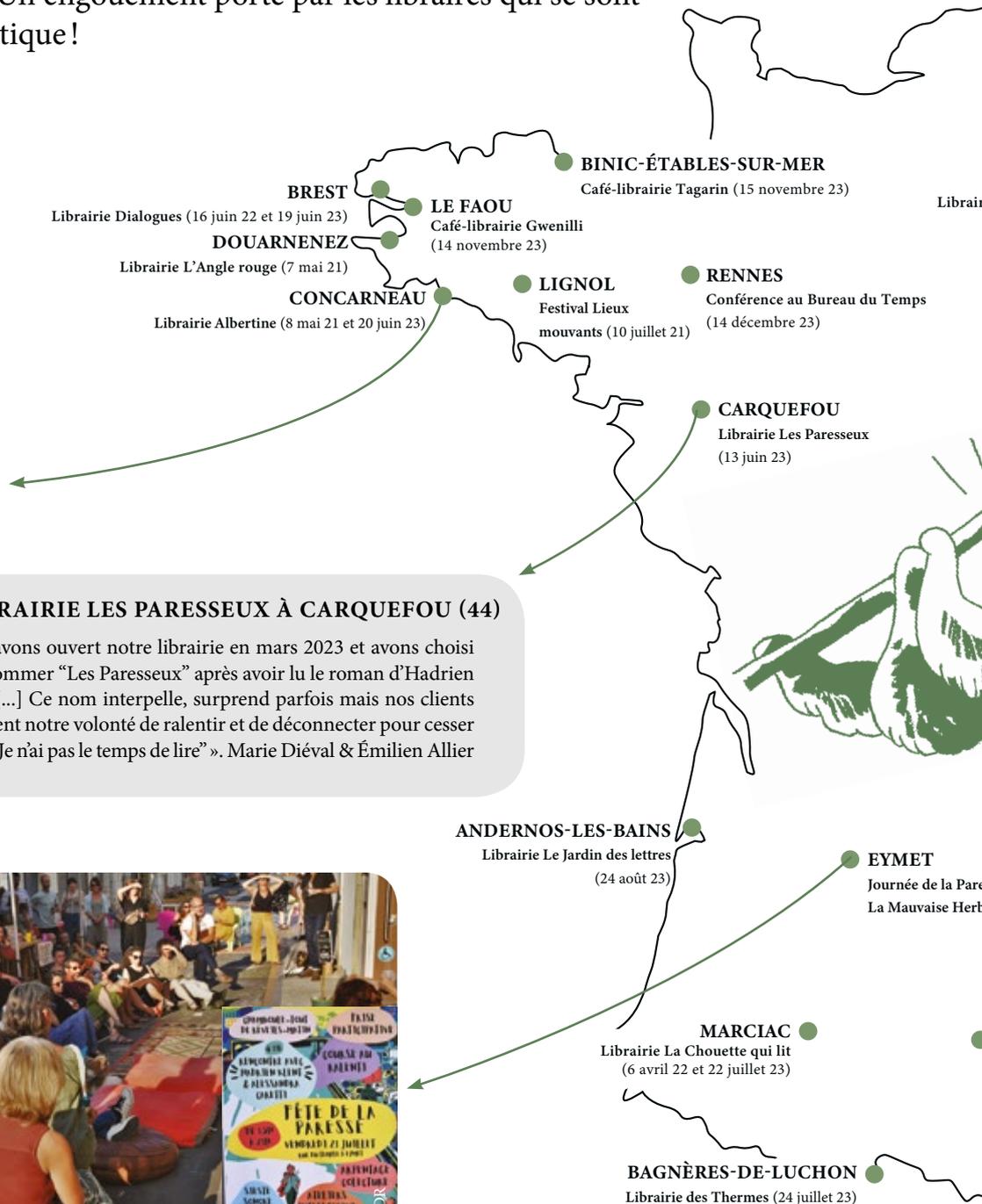
Trois ans à ralentir

Un tour de France de la Paresse

Depuis 2021 et la sortie de *Paresse pour tous*, puis de *La vie est à nous*, Hadrien Klent a été invité à des événements, à des festivals et à des rencontres un peu partout en France. Un engouement porté par les libraires qui se sont emparés de son utopie politique !



UNE VITRINE SLOGAN
À la librairie Albertine,
à Concarneau (29)



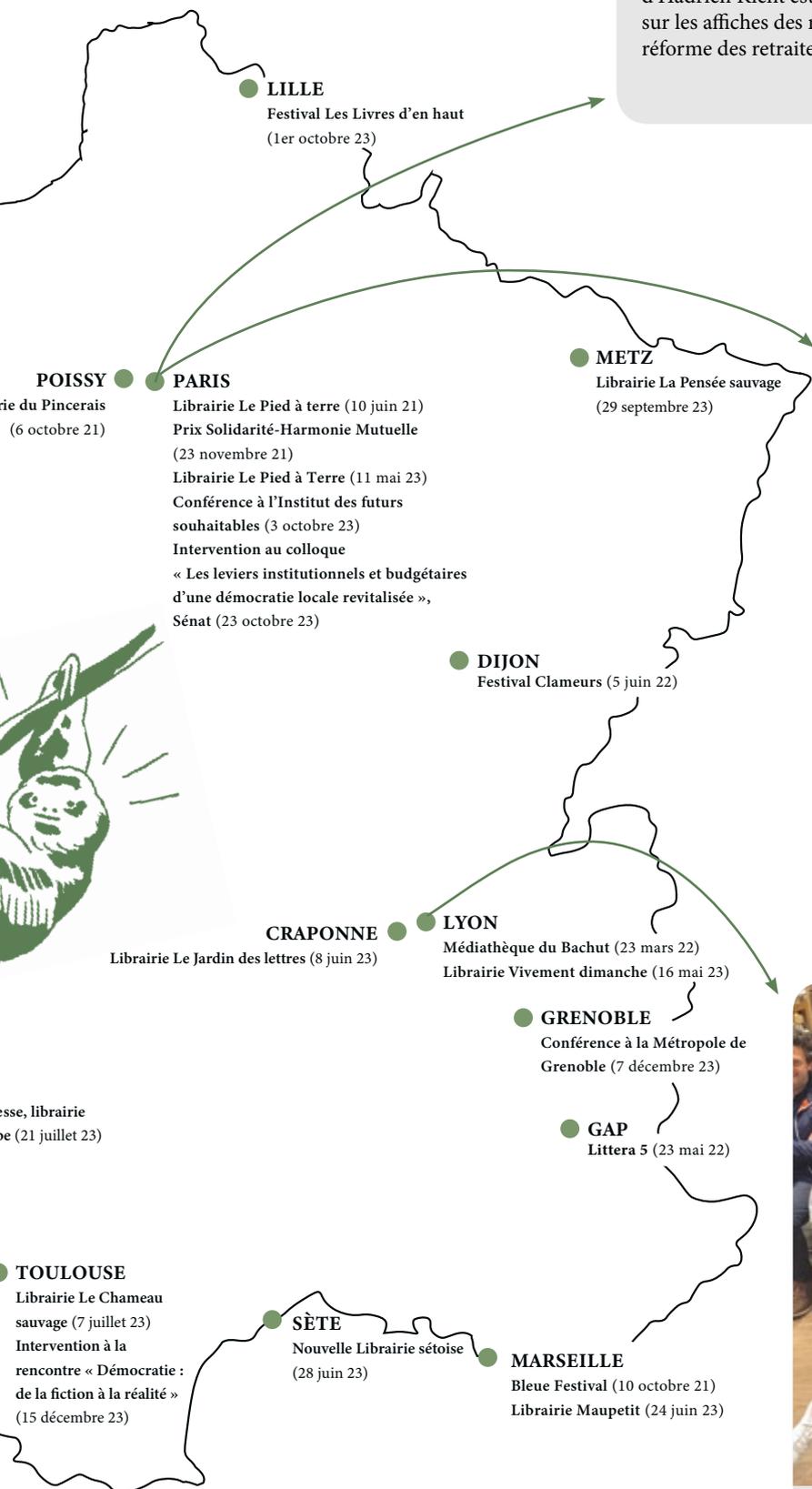
LA LIBRAIRIE LES PARESSEUX À CARQUEFOU (44)

«Nous avons ouvert notre librairie en mars 2023 et avons choisi de la nommer “Les Paresseux” après avoir lu le roman d’Hadrien Klent. [...] Ce nom interpelle, surprend parfois mais nos clients rejoignent notre volonté de ralentir et de déconnecter pour cesser de dire “Je n’ai pas le temps de lire”». Marie Diéval & Émilien Allier



FÊTE DE LA PARESSE À EYMET (24)

Une journée entière consacrée à la paresse avec Hadrien Klent et portée par Sara, l’extraordinaire libraire de La Mauvaise Herbe.



LA PARESSE PREND LA RUE

À l'hiver 2023, à Paris et un peu partout en France, le titre du livre d'Hadrien Klent est érigé en slogan sur les affiches des manifs contre la réforme des retraites !



UNE VITRINE EN DAMIER

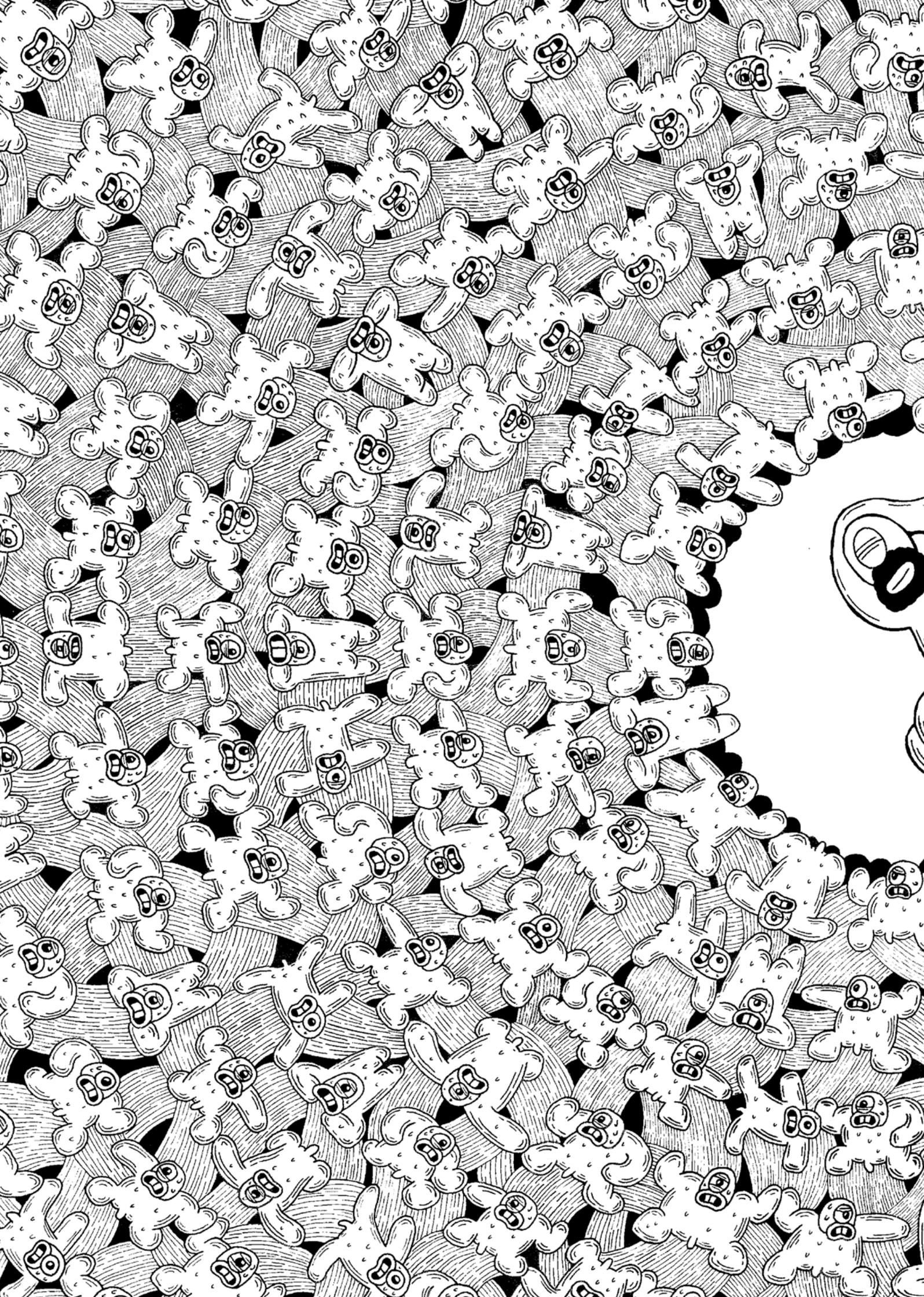
À la librairie Le Pied à terre à Paris (18^e)

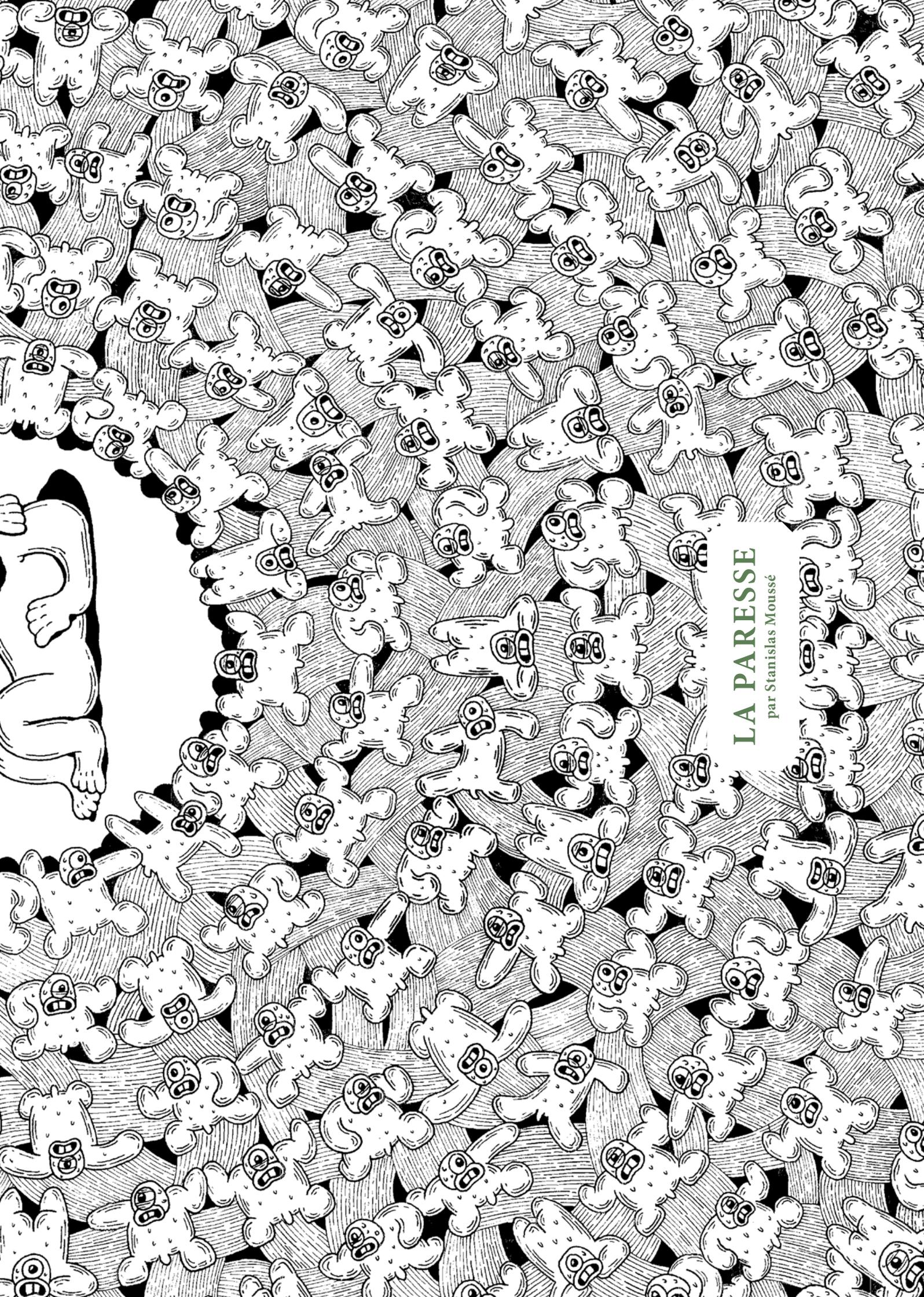
Après une première rencontre en 2021 pour *Paresse pour tous*, les libraires ont invité Hadrien Klent pour le lancement de *La vie est à nous* en mai 2023, et ont redécouvert entièrement leur vitrine pour l'occasion.



AFFLUENCE À LYON

À la librairie Vivement dimanche (69)

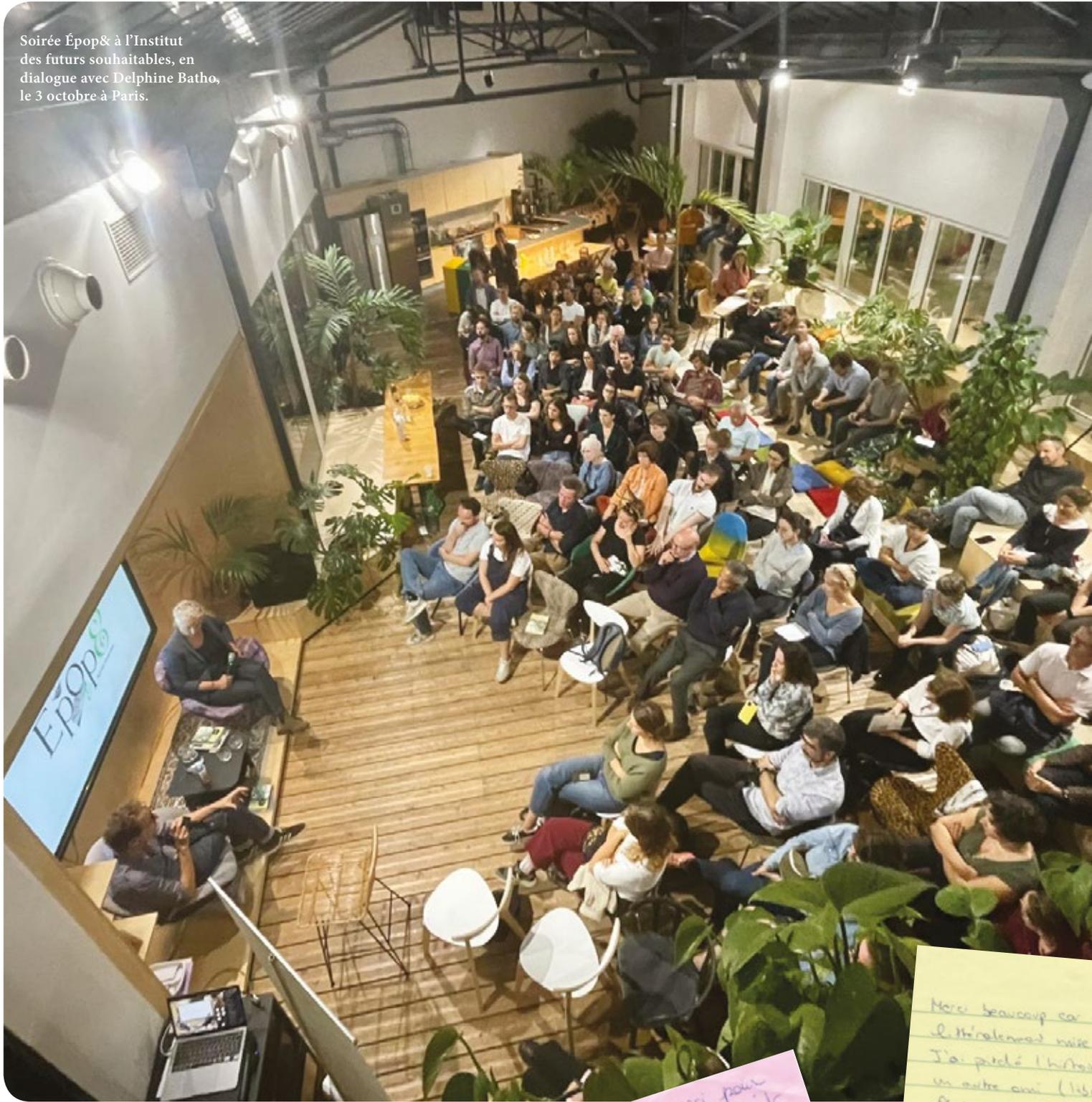




LA PARESE

par Stanislas Mousseé

Soirée Épop& à l'Institut
des futurs souhaitables, en
dialogue avec Delphine Batho,
le 3 octobre à Paris.



Post-its pour un autre monde

Un grand merci pour
cet ouvrage qui décrit
tellement bien le monde
dont je rêve pour mes
enfants et si bien pensé/
documenté pour ne pas être
si utopiste ! Je l'ai avec
grand enthousiasme le
suivant! Beatrice

Merci beaucoup car
il m'a redonné espoir
J'ai perdu l'inspiration
un autre ami (libre
offre le livre) et il
que je n'arrive pas
ser avec cela, c'est
Merci, et plein d'

Merci pour l'espoir, la
bataille pour le positif et
le mouvement, contre
trop de peur 😊



Merci Hadrien
Avec l'éloge de la
paresse et la coliberte,
c'est un rayon de soleil
possible pour nos vies.

HADRIEN,
TON IDÉE EST FORMIDABLE, IL
FAUT LA DEMONSTRER
LA UN FILM, UNE SÉRIE
C'EST UNE ÉVIDENCE QUE LES
PERSONNES DÉMULTIPLIÉES LA PRÉFÈRENT
DE BON NISSAGE

Merci pour proposer
des imaginaires inspirants,
optimistes, réalisables —
On en a besoin!
On fera passer le mot!

Merci d'avoir écrit cette histoire
Merci d'avoir écrit que ça marche,
et merci de l'avoir faite joyeuse
cette proposition.
Et nous de la rendre possible maintenant.

Des fleurs,
des livres,
des rêves
pour vivre bien

Un immense MERCI pour vos
deux romans que j'ai adorés
et qui m'ont redonné espoir et
même envie de m'engager!

Le plus beau cadeau
que j'ai reçu à mon
anniversaire, votre livre!
Merci 

⊕ de POÉSIE
dans la rue,
accessible à
tous et toutes!

DIS À TIRONNÉE
PARMIQUE DE
BOSSER POUR
AVOIR LE NOBEL
OU À KYLIAN
M'BAPPÉ DE
LEPENIER À
SA BLESSURE
DE 2026 QUAND
IL A BIEN ÉTÉ
OBLIGÉ DE
RALENTIR!
BIBES

Monsieur Klent,

Depuis le 7 juillet dernier où j'ai fait "l'acquisition" à la librairie
La Galerie au Haize de votre dernier ouvrage, vos écrits ont accompagné
mes journées et ont nourri mes choix.
Comme le suggèrent certains de vos personnages, il faut donc agir
et commencer par se changer soi-même avant de "changer le
monde". Je suis donc "en arrêt", en pause professionnelle "médi-
cament assistée", et je vous en remercie.
Et grâce à vous, ce matin, je vous fais ce que je n'ai jamais fait.
Écrire quelques mots à un écrivain contemporain pour le remercier.

Merci à vous Hadrien
Vous m'aidez à vivre une
vie qui n'est pas une autoroute
mais que j'aime!
(et merci à P. Lafarque)

Vous m'avez fait rêver et pleurer avec
Paresse pour tous. Cela faisait très longtemps
que je n'avais pas ressenti de la hâte à
rentrer chez moi pour retrouver un livre et
reprendre ma lecture. Beaucoup de gratitude
car vous, merci.

Merci de devenir le
monde dans lequel je
veux vivre 

UN
POTAGER
POUR
TOUS

voire livre mis
en joie
re à un arrêt devant
rare, et qui m'avait
à moi de "c'est sa
toujours à faire par
ne évaluer!"
à belle aventure!

©DR

Je souhaite tellement
ce futur. Merci de
nous n'avoir fait rêver 

Une anthologie subjective À bas le travail !

Pour écrire *Paresse pour tous* puis *La vie est à nous*, je me suis appuyé sur de nombreux textes, que j'ai souvent cités directement (ou alors évoqués dans la bibliographie finale). Il y a évidemment pas mal de livres à côté desquels j'étais passé, pour plein de raisons. Pour cette *Gazette*, voici quelques nouveaux extraits qui ajoutent, enrichissent et développent le sujet. Pour construire l'avenir, il est toujours bon de regarder (aussi) le passé.

Gébé – L'An 01

Hadrien Klent

J'ai découvert *L'An 01* (bande dessinée parue en épisodes entre 1969 et 1974) lors de la réédition du livre proposée par Jean-Christophe Menu à L'Association en 2001. Si le trait de Gébé peut parfois rebutter, la finesse de ses textes, tout comme les dialogues qu'il a écrits pour le film du même nom (disponible sur le site indymotion.fr) m'ont beaucoup nourri. Comme le dit Jean-Christophe Menu dans sa préface, on trouve dans *L'An 01* ce qui manque en général aux propos militants, ou révolutionnaires, ou même parfois seulement utopiques : « l'humour et la poésie ». Ne cherchant jamais à imposer un point de vue, Gébé nous laisse toujours dans l'obligation de nous poser mille questions à partir de son point de départ (« On arrête tout, on réfléchit, et c'est pas triste ! ») – comme dans la planche ci-contre, qui est sans doute mon passage préféré, et à laquelle Émilien Long fait référence dans son essai *Le Droit à la paresse au XXI^e siècle*.

Et puis il y a aussi ce très beau texte de Gébé, dans la brève postface qu'il a écrite en 2000, pour la réédition de son livre (il mourra quatre ans plus tard), où il définit l'utopie :

« Alors que l'action révolutionnaire s'efforce de prendre le contrôle du présent pour bâtir l'avenir en force, l'utopie, rébellion non violente, lance un pont invisible dont l'arche, ancrée dans ce présent affligeant, enjambe le décevant avenir prévisible et touche une rive inconnue, vierge, où la vie pourrait prendre un cours différent, sans marchés financiers, ni poisons industriels, ni distractions viles et sans tyrannies inesthétiques.

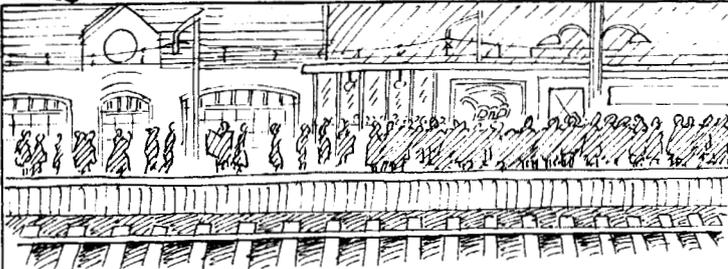
Au cours des siècles, l'arche utopique a successivement mené à des paradis gagnés puis perdus, à des terres promises puis reprises, à des îles jamais retrouvées, à des cités idéales, des pays de cocagne, des abbayes courtoises, des phalanstères, des familistères et, parfois, à cause de panneaux indicateurs mensongers, à des décharges.

On peut voir aussi l'utopie comme un bond effectué par-dessus l'inextricable foutoir d'aujourd'hui et demain, sans l'aide d'aucun ouvrage d'art ni de la moindre machine [...]. Mais qu'il s'agisse d'un pont ou d'un bond, l'utopie doit prendre appui. Sur quoi ? Sur un refus. »

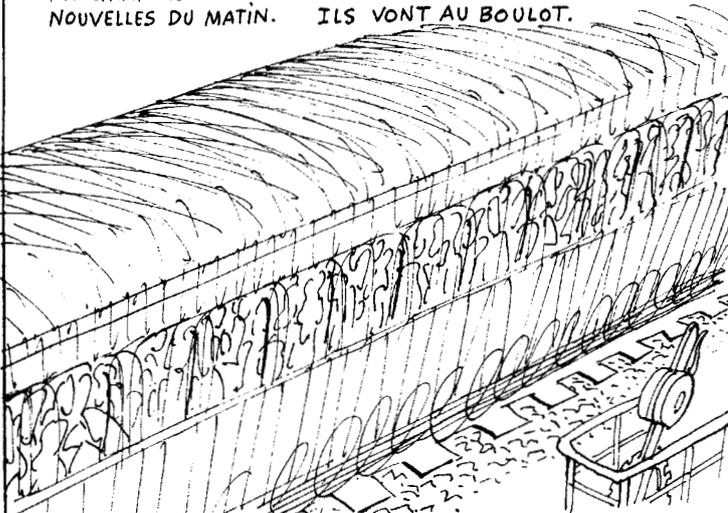


“ On peut voir aussi l'utopie comme un bond effectué par-dessus l'inextricable foutoir d'aujourd'hui et demain, sans l'aide d'aucun ouvrage d'art ni de la moindre machine [...]. Mais qu'il s'agisse d'un pont ou d'un bond, l'utopie doit prendre appui. Sur quoi ? Sur un refus. ”

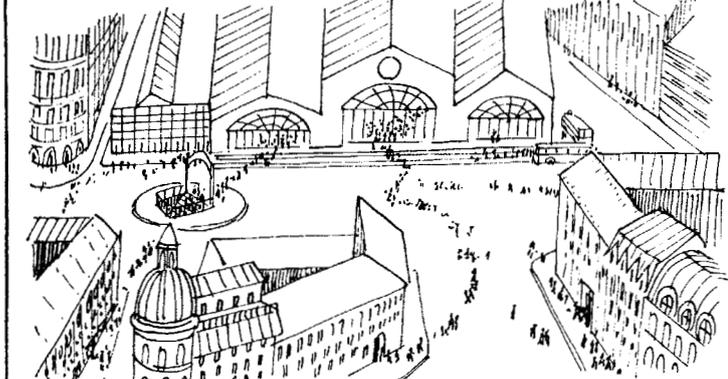
PRENEZ GARDE!



TOUS LES MATINS ILS S'AGGLUTINENT SUR LE QUAI, LIÉS À LA SAUCE PORTE-DOCUMENTS. DANS LEURS TÊTES ILS NOUENT LA TRAME EFFILOCHÉE DU PROGRAMME DE TÉLÉ D'HIER SOIR AVEC LES FILS POISSEUX DES NOUVELLES DU MATIN. ILS VONT AU BOULOT.



ILS REGARDENT DÉFILER LES REPÈRES FAMILIERS DU TRAJET COMME LES GRAINS D'UN CHAPELET, COMME LES MAILLONS D'UNE CHAÎNE, SAUF LA PETITE FEMME CONVENABLE QUI LIT CRONIN, SAUF LES BÉLOTTEURS ET SAUF L'AVEUGLE, ÇA VA DE SOI.

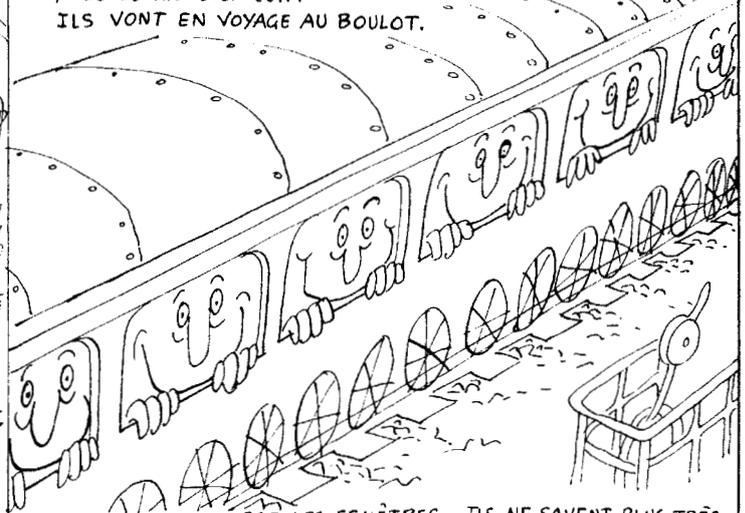


ARRIVÉS À LA GARE ILS SE RÉPANDENT PAR LES OUEDS EN CRUE AUX HEURES DE POINTE. LES PORTES D'USINES ET LES CHAÎSES DE BUREAUX LES ATTENDENT AVEC CONFIANCE, LES SOMNAMBULES NE S'ÉGARENT JAMAIS.

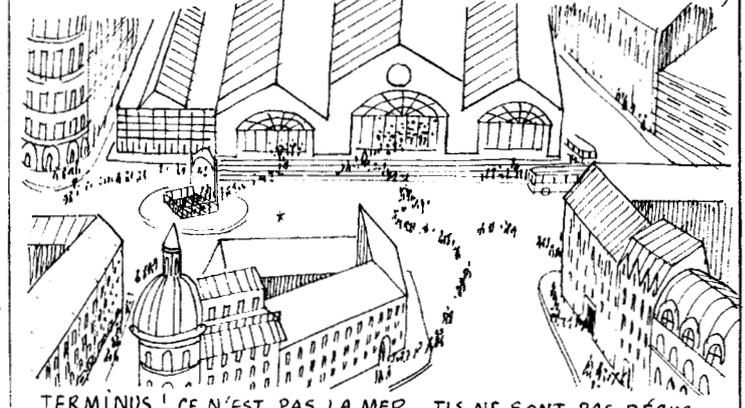
CEUX LÀ, OUI ! VOUS POUVEZ Y ALLER. VOUS POUVEZ LEUR RACONTER N'IMPORTE QUOI, LEUR DIRE QUE LA TÉLÉ EST OBJECTIVE, QUE LE TRAVAIL EST NOBLE ET LA NOUVELLE SOCIÉTÉ EN MARCHÉ VERS DES HORIZONS EXTRAS, QUE LE RÉGIME EST DÉMOCRATIQUE ET LA FRANCE CHAMPIONNE DE LA LIBERTÉ ET QU'ILS PEUVENT DEVENIR VIEUX ET MALADES LES YEUX FERMÉS. VOUS POUVEZ LEUR FAIRE DIRE QUE LA POLICE EST TROP MOLLE. ILS SONT BIEN POLIS ET RESPECTUEUX. C'EST LA MASSE !



CERTAINS MATINS, ILS GRÈLENT SUR LE QUAI COMME LES GRAINS D'UN RIZ CUIT À POINT, BIEN FERMES, BIEN DÉLIÉS. DU NERF DANS LE JARRET, LA NARINE DILATÉE, LA VISION NETTE, CONTENTS D'EUX MÊMES, CONTENTS DU VOISIN, CONTENTS DE CETTE COMPARAISON AVEC LE RIZ BIEN CUIT. ILS VONT EN VOYAGE AU BOULOT.



ILS REGARDENT PAR LES FENÊTRES. ILS NE SAVENT PLUS TRÈS BIEN DANS QUEL SENS ROULE LE TRAIN. PEUT ÊTRE VERS LA MER ! PEUT ÊTRE QU'IL VA DÉRAILER ! (UN MIRACLE : TOUS INDENNÉS !)



TERMINUS ! CE N'EST PAS LA MER. ILS NE SONT PAS DÉÇUS, ILS SAVAIENT BIEN ! ILS SE MARRENT DOUCEMENT. CE SERA POUR DEMAIN. LES CHEMINS HABITUELS VONT LES CONDUIRE À L'USINE ET AU BUREAU ET PAS DANS DES PETITS HÔTELS POUR FAIRE L'AMOUR. ILS NE PRÉTENDENT PAS LE CONTRAIRE. POURTANT LEUR JUBILATION PERSISTE, ILS SAVENT QUE C'EST POUR DEMAIN.

CEUX LÀ ? OH, CEUX LÀ, MÉFIEZ VOUS ! VOTRE GROSSE MALICE BARBELÉE NE VOUS SERVIRA DE RIEN LE JOUR OU, CALMEMENT ET EN SE MARRANT BIEN, ILS FERONT UN PETIT DÉTOUR POUR VOUS BALAYER. PLUS GRAVE ! ILS SONT CAPABLES, UN DE CES BEAUX MATINS DONT IL EST QUESTION CI-DESSUS, DE FILER À LA MER, AU BISTROT, DANS LES SQUARES, DÉFINITIVEMENT. VOUS AUREZ L'AIR MALIN À AGITER VOS LEVIERS DE COMMANDE LOUIS XV SANS RIEN AU BOUT. CEUX LÀ SONT REDOUTABLES. C'EST LA MASSE !

William Morris – *Travail utile, fatigue inutile*

La plupart des textes politiques de William Morris (1834-1896) résonnent profondément aujourd'hui, plus d'un siècle après leur parution. Dans *Paresse pour tous*, je citais en bibliographie sa conférence de 1884, « Travail utile ou peine perdue? ». Elle vient d'être republiée (chez Rivages, en 2023, traduction de Thierry Gillybœuf) sous le titre plus clair de *Travail utile, fatigue inutile* (*Useful Work versus Useless Toil*, soit littéralement « travail utile vs. labeur inutile »). Ce texte est un plaidoyer (et à l'époque, ils n'étaient pas si nombreux que cela) en faveur de la réduction du temps de travail à son strict nécessaire – encore faut-il le rendre agréable :

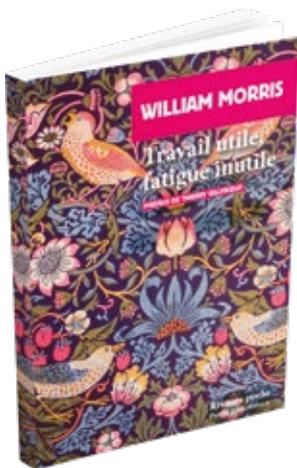
« Nous devons commencer à construire la partie ornementale de l'existence – ses plaisirs physiques et intellectuels, scientifiques et artistiques, sociaux et individuels – sur la base du travail entrepris de plein gré et de gaieté de cœur, avec le sentiment que cela profite autant à nous-même qu'à notre prochain. Le travail absolument nécessaire que nous aurions à faire n'occuperait qu'une petite partie de nos journées, ce qui le rendrait d'autant moins pesant ; mais il se répéterait chaque jour et gâterait donc notre plaisir quotidien, à moins de le rendre supportable tant qu'il dure. En d'autres termes, tout travail, même le plus ordinaire, doit devenir attractif. [...]

Pour être attractif, le travail doit répondre à une finalité manifestement utile, sauf quand un individu s'y consacre de son plein gré pour passer le temps. Cet élément de l'utilité manifeste doit d'autant plus être pris en compte pour adoucir des tâches qui, le cas échéant, seraient pénibles, que la moralité sociale, autrement dit la responsabilité de l'homme à l'égard de la vie humaine, se substituera, dans le nouvel ordre des choses, à la morale théologique, autrement dit la responsabilité de l'homme à l'égard d'une idée abstraite. Ensuite,

la journée de travail doit être courte. Nul besoin d'insister sur ce point. Il est clair qu'on peut l'écourter quand on ne gaspille pas le travail. Il est clair également que nombre des corvées qui mettent aujourd'hui des hommes au supplice deviendraient aisément supportables si elles étaient considérablement raccourcies.

Intervient ensuite la diversité des tâches, et c'est un point capital. Obliger un homme à exécuter jour après jour la même tâche, sans espoir de s'y soustraire ou d'en changer, revient ni plus ni moins à faire de sa vie un baignoire. Il n'y a que la tyrannie de la course aux profits pour y contraindre. Chacun pourrait aisément apprendre et exécuter au moins trois métiers, qui iraient de l'activité sédentaire à l'activité en plein air, et qui exigeraient une importante dépense physique tout en faisant appel aux facultés intellectuelles. Rares sont ceux, par exemple, qui n'auraient pas envie de consacrer une partie de leur vie aux travaux les plus indispensables et les plus agréables : les travaux des champs. L'un des éléments qui rendra possible cette diversité des tâches sera la forme que prendra l'éducation dans une communauté socialement bien organisée. À l'heure actuelle, toute l'éducation répond à l'objectif de formatage des hommes pour qu'ils prennent place dans la hiérarchie du commerce : les uns comme patrons, les autres comme ouvriers. »

[La question du travail agricole est cruciale : il va de soi que même dans une société moins productive, il faudra toujours se nourrir – dans mes deux romans, j'ai cherché à ne pas escamoter cet enjeu, en insistant sur le fait que le temps salarié libéré doit s'accompagner d'un soutien à ceux qui cultivent la terre.]



“ Intervient ensuite la diversité des tâches, et c'est un point capital. Obliger un homme à exécuter jour après jour la même tâche, sans espoir de s'y soustraire ou d'en changer, revient ni plus ni moins à faire de sa vie un baignoire. ”

Léon Blum au procès de Riom

Le souvenir du Front populaire et de Léon Blum jouent un rôle important dans *La vie est à nous*. Dans un passage coupé de mon roman, je citais une intervention de Léon Blum lors du procès de Riom en 1942 : intenté par le pouvoir pétainiste, ce procès cherchait à mettre en accusation les gouvernements de 1936 à 1939, jugés responsables de la défaite de 1940. Daladier et Blum parvinrent à renverser l'accusation, et le procès fut interrompu avant son terme. En août 1940, le maréchal Pétain, dans un discours, avait fustigé le Front populaire en s'en prenant aux « causes qui ont conduit le pays au désastre, dans la démoralisation et la désorganisation qui, comme une gangrène, avaient envahi le corps en y introduisant la paresse et l'incompétence ». Voici comment l'accusé Léon Blum se défendait à Riom en mars 1942 :

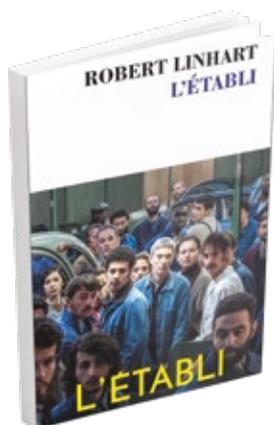
Robert Linhart – *L'Établi*

Au milieu de tous ces textes rêvant un autre monde, je voulais citer un passage du célèbre récit de Robert Linhart. Récit du réel, racontant « l'établissement » en usine d'un normalien agrégé, militant politique, qui choisit de devenir ouvrier juste après les événements de mai 1968 : le livre est sorti chez Minuit en 1978, mais les faits relatés datent de 1969. Cinquante-cinq ans plus tard, ce livre est toujours aussi fascinant à lire – loin d'être une utopie, il décrit avec beaucoup d'intelligence la dureté de la vie des ouvriers à la fin des années 1960, sur une chaîne de production d'automobiles Citroën. Dans cet extrait, Linhart fait le récit d'une pause de dix minutes :

« Jamais autant qu'à l'usine je n'avais perçu avec autant d'acuité le sens du mot "économie". Économie de gestes. Économie de paroles. Économie de désirs. Cette mesure intime de la quantité finie d'énergie que chacun porte en lui, et que l'usine pompe, et qu'il faut maintenant compter si l'on veut en retenir une minuscule fraction, ne pas être complètement vidé. Tiens, à la pause de trois heures, j'irai donner un journal à Sadok et discuter de ce qui se passe chez Gravier. Et puis, non. Aujourd'hui, je suis trop fatigué. L'escalier à descendre, un autre à monter, le retour en se pressant. Un autre jour. Ou à la sortie. Cet après-midi, je ne me sens pas capable de dilapider mes dix minutes de pause. D'autres, assis autour de moi, le regard vide, font-ils le même calcul : aller au bout de l'atelier parler à Untel ou lui emprunter une cigarette ? aller chercher une limonade au distributeur automatique du deuxième étage ? On soupèse. Économie. Citroën mesure à la seconde près les gestes qu'il nous extorque. Nous mesurons au mouvement près notre fatigue.

« On me reprochait d'avoir fait perdre le goût du travail aux ouvriers français et d'avoir encouragé chez eux ce que des personnages officiels ont appelé l'esprit de jouissance et de facilité. Mais on s'est rendu compte que le loisir n'était pas la paresse, que le loisir est le repos après le travail, que le loisir et le sport étaient à la fois pour l'ouvrier la santé et comme une réconciliation avec une espèce de vie naturelle dont il est trop souvent séparé et frustré... À chaque fois que je suis sorti de mon cabinet ministériel, que j'ai traversé la grande banlieue parisienne et que j'ai vu les routes couvertes de tacots, de motos, de tandems, avec des couples d'ouvriers vêtus de pull-overs assortis et qui montraient que l'idée de loisir réveillait même chez eux une espèce de coquetterie naturelle et simple, tout cela me donne le sentiment que par l'organisation du travail et du loisir, j'avais malgré tout apporté une espèce d'embellie, d'éclaircie dans des vies difficiles, obscures, qu'on leur avait ouvert la perspective d'avenir, qu'on avait créé chez eux un espoir. »

Comment aurais-je pu imaginer que l'on pût me voler une minute, et que ce vol me blesserait aussi douloureusement que la plus sordide des escroqueries ? Lorsque la chaîne repart brutale, perfide, après neuf minutes de pause seulement, les hurlements jaillissent de tous les coins de l'atelier : "Holà, c'est pas l'heure ! Encore une minute !... Salauds !" Des cris, des caoutchoucs qui volent en tous sens, les conversations interrompues, les groupes qui s'égailent en hâte. Mais la minute est volée, tout le monde reprend, personne ne veut couler, se trouver décalé, empoisonné pendant une demi-heure à retrouver sa place normale. Pourtant, elle nous manque, cette minute. Elle nous fait mal. Mal au mot interrompu. Mal au sandwich inachevé. Mal à la question restée sans réponse. Une minute. On nous a volé une minute. C'est celle-là précisément qui nous aurait reposés, et elle est perdue à jamais. Parfois, quand même, leur mauvais coup ne marche pas : trop de fatigue, trop d'humiliation. Cette minute-là, ils ne l'auront pas, nous ne nous la laisserons pas voler : au lieu de retomber, le vacarme de la colère s'enfle, tout l'atelier bourdonne. Ça hurle de plus en plus, et trois ou quatre audacieux finissent par courir au début de la chaîne, coupent le courant, font arrêter à nouveau. Les chefs accourent, s'agitent pour la forme, brandissent leur montre. Le temps de la discussion, la minute contestée s'est écoulée, en douce. Cette fois, c'est nous qui l'avons eue ! La chaîne repart sans contestation. Nous avons défendu notre temps de pause, nous nous sentons tellement mieux reposés ! Petite victoire. Il y a même des sourires sur la chaîne. »



« Comment aurais-je pu imaginer que l'on pût me voler une minute, et que ce vol me blesserait aussi douloureusement que la plus sordide des escroqueries ? »

Adret – Travailler deux heures par jour

J'ai découvert l'existence de ce livre (paru au Seuil en 1977), par hasard, alors que j'avais fini d'écrire *Paresse pour tous*. Je l'ai ajouté in extremis à la bibliographie, mais je ne l'ai lu que plus tard. C'est un ouvrage passionnant dans sa forme : il débute par une série de cinq témoignages sur le travail, puis se poursuit avec un texte théorique – Adret est un nom collectif associant les différents intervenants de l'ouvrage (les cinq personnes qui témoignent et des chercheurs en physique théorique : Daniel Schiff et Loup Verlet). Les témoignages sur le travail, bien que datés de la fin des années 1970, semblent tout à fait actuels. Comme celui de Claudie Besse, employée aux chèques postaux :

[À propos de l'automatisation (par l'informatique), qui vient de se répandre :]

« On a un superbe ordinateur, à qui on prépare un picotin très élaboré en pointant toutes sortes de trucs : il faut que ça soit fait d'une certaine façon, il faut qu'il y ait toutes les virgules, tous les petits zéros, tous les petits machins, c'est complètement crétin comme travail. Pour les filles, c'est à en perdre la tête. L'ordinateur digère ça et il ressort des choses qu'il faut pointer pendant des heures. On ne peut pas dire que ce soit très enrichissant. On était 12 000, rien que des filles, et maintenant il n'y a plus que 6 000 filles aux chèques, donc la mécanique nous aurait remplacées. Mais l'ordinateur, aussi sophistiqué soit-il, il lui faut des choses tellement élaborées comme nourritures et il sort des trucs tellement sophistiqués... Les filles, avec tous leurs "défauts" : faire des enfants, être malades de temps en temps, etc., faisaient quasiment mieux le travail que l'ordinateur. Et puis on était plus heureuses. À quatre, on pouvait créer des liens d'amitié, même s'engueuler éventuellement si on traînait trop. Chaque groupe traitait les chèques de tel numéro à tel numéro : on nous donnait notre paquet chaque matin et c'était aux quatre femmes qui assumaient la comptabilité totale de la journée pour ce paquet-là. Donc c'était assez chouette : on se faisait une comptabilité, il fallait qu'on sorte des comptes justes, il fallait qu'on trouve nous-mêmes nos erreurs ; c'était un travail achevé. On rendait un bilan par groupe et tous les bilans après étaient comptabilisés en un seul bilan. On se disait "si je fais une connerie là, si la copine ne la relève pas, ce soir on est bonnes pour pointer", ce qui signifiait revoir tout notre travail. C'était une espèce d'autodiscipline mais en même temps on était contentes de faire notre boulot bien ; c'est peut-être féminin ça, je ne sais pas, mais moi j'éprouvais du plaisir à travailler comme ça. Alors que maintenant c'est pas drôle du tout : c'est l'ordinateur qui fait toutes les opérations, tous les calculs. Il faut simplement lui préparer les choses. C'est le travail le plus usant, le plus bête, le plus triste : il n'y a plus d'équipe, chacune a un tas à elle dont elle est responsable. »

[Elle décide de passer à mi-temps :]

« Si je suis venue au mi-temps, c'est dans l'idée de pouvoir faire un petit peu autre chose, de réfléchir plus. Et aussi dans l'idée d'avoir une vie de famille différente : quand je travaillais à plein temps, avec un seul enfant, je me levais à 5 heures et demie, je ne me lavais pas, je ne mangeais pas, parce que je me disais "je vais réveiller tout le monde", je partais en catimini ; et en finissant à 13 heures, j'étais complètement crevée ; le temps que j'arrive, il était 14 heures, il fallait déjeuner, ça faisait des horaires complètement décalés ; physiquement ça n'est pas facile à supporter ; ça me rendait plutôt malade, et plein d'autres avec moi.

Tout ça, les gens veulent le nier, ils prennent le travail comme une fatalité et supportent tous les aléas avec une résignation phénoménale. Je ne sais pas comment c'est dans un milieu d'hommes, mais dans

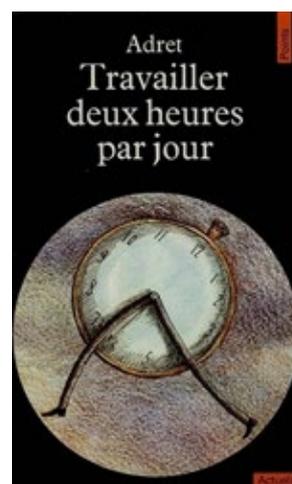
un milieu de femmes c'est fantastique : elles sont résignées à porter leurs enfants dans des conditions inhumaines, se lever à 5 heures et demie, avec 2 heures ou 2 heures et demie de trajet. La plupart mettent au monde des enfants difficiles à élever tout en travaillant quand même : elles considèrent que ça a toujours été comme ça et que ça ne changera jamais. La démarche que j'avais faite, décider de travailler à mi-temps, quand j'en parle dans mon bureau elles trouvent ça suspect ; à la limite, je suis une paresseuse. "Oui, mais toi tu es folle, toi tu es une anar", j'ai toutes sortes de qualificatifs sur le dos et je suis assez mal vue au bureau ; j'inquiète : j'ai l'air de dire que vivre pourrait être un plaisir.

Si vous dites : "Moi, je m'arrête, je ne fais que la moitié du temps : je préfère apprendre à faire autre chose chez moi, et, plutôt qu'acheter des services, assumer ces services-là moi-même, et les partager avec mes enfants ou mon mari", vous vivez à contre-courant. Si on a une vie différente à la maison, à l'extérieur on pense aussi différemment. »

[Trente-cinq ans avant l'invention de l'expression « bullshit jobs », elle en propose une autre :]

« Je ne sais pas quelle est la proportion de gens qui font un travail imbécile. Nous, ça n'est pas un travail de force mais c'est un travail idiot, remuer des paperasses sans arrêt... Tout pourrait être plus simple : par exemple en ce moment on passe le plus clair de notre temps à dépister les gens qui font des chèques sans provision. La législation est épouvantable : elle coupe les gens en morceaux sans tenir compte des conditions réelles dans lesquelles ces chèques ont été tirés. Si la grande majorité de ceux qui font des chèques sans provision sont des gens qui ont de très petites professions, c'est peut-être qu'il y a quelque chose qui ne va pas, et c'est peut-être complètement vain de passer des heures à les dépister et à les menacer de toutes les foudres. Quand vous dites ça au travail, vous êtes suspecte à nouveau : j'ai dit : "Moi aussi j'en ai fait, des chèques sans provision. Il y a des jours où on ne peut pas joindre, il n'y a pas de honte. Qu'est-ce que je peux faire ? Me prostituer pour payer ? Non, j'aime autant faire un chèque sans provision et garder mon intégrité" (rire). Je ne crois pas que ce soit complètement imbécile de dire ça.

Il y a beaucoup de filles qui pourraient faire comme moi, réduire leurs horaires. Mais il y a autre chose, que j'ai un peu discerné, c'est que pas mal de filles ne veulent pas assumer leur vie. Le travail, c'est un peu un alibi, une fuite : "comme j'étais au travail je n'ai pas pu faire ça", je suis passée à côté de quelque chose mais "je n'étais pas là" ; oui, mais peut-être que vivre vraiment c'est justement être là quand il se passe quelque chose. Moi, je me bagarre pour avoir des horaires de travail qui me permettent de lever mes enfants moi-même, de passer la demi-heure du petit déjeuner ensemble, avec leur père, et puis après, bien sûr, chacun part sur ses rails à



ses occupations ; mais aussi, quand on a chacun fait notre travail, le soir, se retrouver à une heure telle qu'on ait le temps de faire une partie de dames ou de faire une partie de cartes ; ou d'aller faire le tour du lac ; ou de faire un thé et des tartines. Alors il paraît que c'est un luxe dans notre condition. Mais qu'est-ce que ça signifie "notre condition" ? [...] Ce que je veux, c'est du temps pour vivre réellement, être avec les miens, voir des amis avec qui on parle, avec qui on vit des expériences.

La majorité des gens ne sont pas prêts à ça et revendiquent ce travail comme la valeur première de leur vie. Ils existent par leur travail, par leur paraître, mais il ne pensent pas qu'il y a plein d'autres choses à faire qui ne se voient pas mais qui font qu'on est des êtres humains ; sinon on est quoi ? Des espèces de machins complètement hébétés, vides. Quand je rentre et que je vois la fatigue sur la tête des gens, ça me rend vraiment très malheureuse, je me dis "c'est pas vrai, mais on va arriver à 60 ans complètement usés". »

[La deuxième partie du livre est un passionnant essai écrit par Loup Verlet intitulé « Libérez les horaires ! ». On pourrait croire que je me suis inspiré de Loup Verlet pour créer le personnage d'Émilien Long, mais je jure que je ne le connaissais pas ! Ils ont beaucoup de points communs : deux chercheurs, qui mettent leur savoir-faire et leur notoriété au service de la cause de la réduction du temps de travail, qui ne cherchent pas à se mettre en avant, et qui croient que le monde pourrait changer par les mots (mais, à la différence d'Émilien, Loup ne s'est pas lancé en politique). Loup Verlet débute son texte par un chapitre intitulé « Le droit à l'utopie », dans lequel il explique que, secoué par la décision du mathématicien Alexandre Grothendieck de renoncer aux mathématiques pour se consacrer « au mouvement écologique et à la critique de la science », il décide à son tour de renoncer à la physique théorique pour se lancer, avec d'autres membres de son laboratoire, dans des recherches plus directement liées à la vie quotidienne :]

« Heureusement, je n'étais pas seul. Nous nous trouvons plusieurs à espérer une autre recherche, centrée sur les questions de tous, qui sont aussi nos questions, recherche ouverte sur la vie, que nous pourrions pratiquer autrement, sans souci de compétition, de hiérarchie, de signature, sans division du travail. Rêve encore, qu'aucun projet précis ne venait gager. L'un d'entre nous proposa l'idée suivante : nous pourrions essayer de construire un modèle économique qui permettrait d'évaluer la quantité de travail nécessaire au bon fonctionnement de la société et – vraisemblablement – de montrer que la durée actuelle du travail pouvait être fortement réduite. »

[Il prend vite conscience du fait que la réponse à cette question ne peut pas être seulement chiffrée :]

« Cet aspect de la recherche, qui amène à démontrer, à analyser, à enchaîner les idées avec souci de cohérence et à manier des arguments chiffrés, je ne le renie pas. Mais l'envie me prend aussi de dire ce que je ressens, ce qui donne sens à ma vie, quels sont mes rêves et mes espoirs. Difficiles aller et retour entre deux styles, ruptures de ton parfois brutales, navigation malaisée entre l'impersonnalité et l'impudeur, entre les chiffres et les tripes... »

[Il pratique souvent d'ailleurs un style littéraire, plaisant et efficace :]

« Le travail, qu'il soit pénible ou confortable, ennuyeux ou passionnant, exclut la jouissance. Le temps qui passe au travail est perdu pour ce qui me tient au cœur, pour ce qui me fait rêver : la bise acide de l'aventure, l'amour brûlant ou serein, la joie des corps d'où resurgit cette "vraie" vie qui m'échappe. Compte des jours mal vécus, compte à rebours de l'heure où je serai largué : voici la mort qui s'avance à pas de graille. »

[Arrivent les données chiffrées, implacables :]

« Là où il fallait, en 1896, un travail hebdomadaire d'une soixantaine d'heures, six heures suffiraient aujourd'hui pour assurer la même production. Entre-temps, la durée hebdomadaire du travail n'a diminué que de 30 %. Un choix de civilisation a été fait : utiliser les possibilités ouvertes par le développement prodigieux de la technique au cours des cent dernières années non pour réduire le temps de travail, mais pour accroître la production. »

[Il faudrait tout citer. Verlet explique que la durée du temps de travail est une sorte d'impensé permanent :]

« La société actuelle a un intérêt vital à ce que la question du travail ne soit pas discutée. Pour éviter tout débat, elle nous a inculqué toutes sortes de bons principes. La durée du travail, en particulier, apparaît déterminée avec la rigueur d'une donnée naturelle. Diminuer l'horaire journalier de 8 heures, fixé voilà plus de cinquante ans, semble aussi inconcevable que de réduire le nombre de jours de l'année, que de changer le nombre d'heures que compte le jour. Le travail, dans sa nature et dans sa durée, répétitif, ennuyeux, mangeur de vie, apparaît aujourd'hui comme inévitable. »

[Il termine son premier chapitre ainsi :]

« Mais voilà : je mélange le rêve et la réalité, et ça ne se fait pas. *Le Droit à la paresse* ou *L'An 01*, c'est agréable à lire au lit, le dimanche matin, avec le café et les croissants. Pour le pain quotidien, on s'en remet aux économistes de métier : ils ont le monopole des chiffres et l'autorisation de s'en servir, il n'est permis d'entrer dans leur monde qu'à condition d'utiliser leur méthode : partir de la situation actuelle et construire à coups d'enquêtes et d'ordinateurs un plan pour les années suivantes. Au rythme de 5 % par an, l'avenir se développe sans rupture avec le présent. Pour ce qui est du long terme, on ne sait pas où on va, mais on y va : scientifiquement. Et si la réalité était folle ? Et si c'était le rêve qui nous ouvrait la voie de la sagesse ? Les écologistes, qui osent poser ces questions, nous pressent de choisir entre "l'utopie ou la mort" [titre du livre du candidat écologiste à la présidentielle de 1974, René Dumont]. Ici, nous préférons l'utopie. »

[La suite du texte est un plaidoyer chiffré et très convaincant pour démontrer l'inanité d'une société fondée sur le travail et la consommation. Quant à la conclusion, on pourrait croire que c'est un passage de l'essai d'Émilien Long :]

« Ce qui peut être "révolutionnaire", plus difficilement récupérable par le système, c'est l'utilisation possible du temps libre. De plus en plus nombreux nous pourrions tirer parti de ce temps, non pour alimenter l'industrie des loisirs, mais pour nous prendre en charge nous-mêmes en dehors du système marchand : échanger nos connaissances et nos savoir-faire, mettre en place des réseaux d'entraide, organiser des circuits de troc entre paysans et gens des villes, défendre notre cadre de vie, décider collectivement de boycotter les produits néfastes, exiger des objets de bonne qualité, contrôler nos conditions de travail, etc. Sans doute, des changements profonds et durables sont possibles uniquement dans une société différente. Mais si on se contente de théoriser en attendant "le grand soir", on risque des lendemains qui déchantent et notre impréparation laisserait le champ libre aux assemblées bavardes et impuissantes, aux apparatchiks manipulateurs et aux bureaucrates musclés. L'autogestion ne s'instaurera pas sans apprentissage, sans essais préalable. Pour cela, il faut du temps : temps reconquis, enclave libérée dans notre vie où puisse s'expérimenter et se préfigurer la société de demain. Ce temps libre, c'est aussi le temps, simplement, de reprendre son souffle, de vivre et de rêver, de se retrouver, de replonger aux sources de ce qui nous fait désirer que demain soit différent. L'argumentation technique est là pour nous dire : l'espoir n'est pas fou, le rêve est raisonnable. Laissons courir l'imagination, réalisons l'utopie ! »

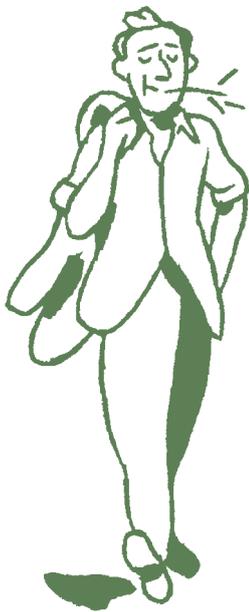


La Gazette de la **Paresse**

**LE PARESSEUX
(ou L'OURS, si vous
préférez)**

Conception
Aglaé de Chalus

Graphisme
Léa Rétif



INFORMATION

www.le-tripode.net

LIBRAIRIES & FESTIVALS

François Bétremieux
francois@le-tripode.net

MÉDIAS

Aglaé de Chalus
aglae@le-tripode.net



LE TRIPODE

Littératures ■ Arts ■ Ovnis

Thomas More – L'Utopie

Paru en 1516, le livre de Thomas More, alors même qu'il invente le mot « utopie », est en fait profondément réaliste. Il s'agit certes d'une fiction (sur une île imaginaire nommée Utopie, sur ses habitants et leur mode de vie), mais elle est extrêmement nourrie et précise. Dans sa présentation (pour l'édition GF-Flammarion, traduction de Marie Delcourt), Simone Goyard-Fabre écrit : « L'écriture utopique n'a pas la vertu proliférante de l'imaginaire. À travers une luxuriance de détails, complémentaires les uns des autres, More n'écrit pas une fable ; il ne dessine pas non plus une parabole. Loin de proposer la silhouette d'une république mythique, il transpose en une véritable charte politique les requêtes d'une société heureuse. Celle-ci ne peut pas être livrée au hasard et à l'improvisation. Elle a besoin de lois, de règles et de codes. » Rétrospectivement, je me rends compte que j'ai cherché à peu près la même chose pour écrire mes deux romans. Dans la société idéale que décrit Thomas More, le travail est limité – en revanche tout le monde doit s'occuper de la terre :

« Une seule industrie leur est commune à tous, hommes et femmes, c'est l'agriculture, que personne ne peut ignorer. Tous l'apprennent dès l'enfance, par un enseignement donné à l'école et par la pratique, dans les champs voisins de la ville où les écoliers sont conduits en manière de récréation. Ils ne se bornent pas à regarder ; ils travaillent aussi et c'est pour eux une bonne gymnastique.

En dehors de l'agriculture, que tous connaissent ainsi que je l'ai dit, chacun apprend le métier qui lui plaît et qui sera le sien. C'est surtout le tissage de la laine ou du lin, le travail du maçon, ou du forgeron, ou du charpentier. Les autres métiers occupent des ouvriers si peu nombreux que ce n'est guère la peine d'en parler. Chaque ménage en effet confectionne lui-même ses vêtements. »

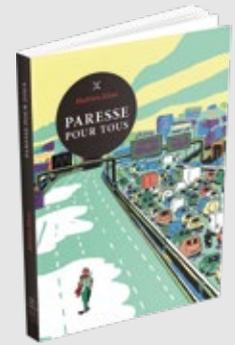
[Le temps de travail effectif reste, comparé à mes trois heures quotidiennes, relativement important – encore faut-il se souvenir que dans l'Angleterre de l'époque un décret avait fixé la journée de travail à 12 ou 13 heures :]

« Le jour solaire est divisé en vingt-quatre heures d'égale durée dont six sont consacrées au travail : trois avant le repas de midi, suivies de deux heures de repos, puis de trois autres heures de travail terminées par le repas du soir. À la huitième heure, qu'ils comptent à partir de midi, ils vont se coucher et accordent huit heures au sommeil. Chacun est libre d'occuper à sa guise les heures comprises entre le travail, le sommeil et les repas – non pour les gâcher dans les excès et la paresse, mais afin que tous, libérés de leur métier, puissent s'adonner à quelque bonne occupation de leur choix. »

[Le mot « paresse » renvoie ici évidemment au désœuvrement – Émilien Long rappellera en son temps que « la paresse ce n'est ni la flemme, ni la mollesse, ni la dépression [...] c'est se construire sa propre vie, son propre rythme, son rapport au temps » : c'est bel et bien la même conception que chez More.]

“ **Chacun est libre d'occuper à sa guise les heures comprises entre le travail, le sommeil et les repas – non pour les gâcher dans les excès et la paresse, mais afin que tous, libérés de leur métier, puissent s'adonner à quelque bonne occupation de leur choix.** ”

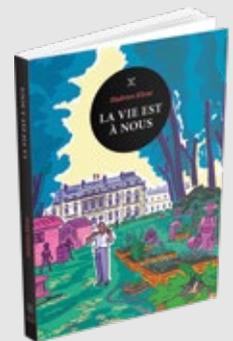
LE DIPTYQUE DE LA PARESSE



PARESSE POUR TOUS

Hadrien Klent
Poche, collection « Météores »
Paru le 3 mars 2022
9782370553218 – Roman
376 pages – 10 €
Illustration : Simon Roussin

Et si on ne travaillait plus que trois heures par jour ? C'est la proposition révolutionnaire du prix Nobel d'économie, Émilien Long, dans un essai qui enflamme le débat public. Débordé par le succès et l'espoir que suscite son livre, Émilien Long se présente à la présidentielle.



LA VIE EST À NOUS

Hadrien Klent
Poche, collection « Météores »
Parution le 4 avril 2024
9782370554024 – Roman
352 pages – 10 €
Illustration : Simon Roussin

Trois ans après son élection, Émilien Long a tenu sa promesse : la semaine de travail de quinze heures a été instaurée. Mais, des lobbys agressifs aux nostalgiques du monde ancien, il reste bien des obstacles à franchir au nouveau président pour tenir le cap de sa révolution sociétale. Qui, pour être menée au bout, devra passer par une remise en question de sa propre place dans une République qui n'a toujours pas tourné la page du Roi-Soleil.